

ELITES, INTELLECTUELS, INTELLIGENTSIA ? A propos du Collège Sadiki de Tunis

Les études empiriques entreprises par les chercheurs du CRESM (Centre de recherches et d'études sur les sociétés méditerranéennes d'Aix-en-Provence) sur la formation des élites politiques maghrébines ont montré une forte proportion d'anciens élèves du Collège Sadiki de Tunis parmi les membres des différents Bureaux politiques, Comités centraux et Gouvernements constitués depuis la création du Néo-Destour (1934), devenu Parti socialiste destourien en 1964.

De tels résultats nous ont poussés à rechercher les raisons de cette «hégémonie» sadikienne dans le champ politique tunisien. C'est donc à travers l'analyse des textes fondateurs de l'institution et les développements que celle-ci subit durant la période coloniale, notamment depuis la création de la Direction générale de l'enseignement (6 mai 1883) devenue Direction générale de l'instruction publique et des Beaux-arts (5 juin 1919), que nous avons tenté de tracer les grandes lignes de l'évolution de l'institution et les rôles qui lui furent tour à tour assignés. Conçue, à l'origine, comme un facteur de développement endogène de la Tunisie précoloniale, cette Ecole nouvelle finit par servir les desseins des autorités coloniales qui en firent une véritable pépinière de fonctionnaires subalternes ou moyens. Notons que, dès l'instauration du Protectorat sur le pays, certains anciens élèves du Collège furent recrutés par les nouvelles autorités pour occuper des postes d'interprètes dans l'administration et servir ainsi d'intermédiaires entre le nouveau pouvoir et les populations autochtones. Ce seront pourtant ces mêmes personnes qui contesteront le système colonial. Ces néo-*ulamâ*, formés par l'enseignement de la troisième section du Collège dont les programmes furent définis par le décret organique de janvier 1875, prescrivant les mêmes «*mutûn*» que ceux qui étaient enseignés à la Zaytuna de Tunis ou al-Azhar du Caire à côté d'un enseignement profane incluant aussi bien les langues étrangères que les sciences exactes, furent les premiers porte-parole de la population tunisienne : de l'action culturelle qu'ils entamèrent au début (Revue al-Hadira, Association al-Khalduniyya puis Association des Anciens élèves du Collège Sadiki), ils débouchèrent sur l'action politique à proprement parler, en fondant en 1907 le mouvement Jeunes-Tunisiens.

Conscients, par ailleurs, du rôle important que pouvait jouer l'enseignement - fidèles en cela à la pensée de Khérédine et des Réformistes tunisiens du XIXe siècle dont ils sont les héritiers directs-ils prendront une part très importante au sein du Conseil de perfectionnement du Collège Sadiki pour rendre à celui-ci le rôle qui devait être le sien, à savoir la formation de cadres pour la modernisation de l'administration et la préparation aux professions libérales. Béchir SFAR, Mohammed LASRAM, Ali BACH HAMBBA, pour ne citer que ceux-là, ont agi et réussi en ce sens que désormais les élèves du Collège pourront préparer le baccalauréat et accéder de ce fait à l'enseignement supérieur. Cette mesure fut très importante : elle a, en effet, ouvert la voie des études supérieures aux Tunisiens et contribué ainsi

à la formation des nouveaux intellectuels formés à l'Université française dans des disciplines diverses (Lettres, Droit, Médecine et Pharmacie, Sciences etc...). Ces mêmes intellectuels sont restés, néanmoins, par leur éducation sadikienne, très proches de leur culture d'origine. Malgré leur diversité sociale et géographique, leur double culture sera un facteur d'homogénéisation du groupe qui occupera une place charnière dans le champ culturel et politique tunisien.

A. BOUHADIBA voit là une survivance du message de Khérédine. Ainsi écrit-il : «En Tunisie... le message de Khérédine et sa volonté d'un pluralisme culturel endogène vont se survivre à travers tout le Protectorat dans le Collège Sadiki, dont l'esprit marquera des générations entières, grâce à tout ce qu'il symbolise et grâce à l'action inlassablement nationaliste mais ouverte et bilingue de l'Association des anciens élèves du Collège Sadiki. Les efforts du Protectorat pour franciser le Collège trouveront une grande résistance et, pour l'essentiel, seront voués à l'échec. Si la Tunisie indépendante apparaît comme davantage sensible aux séductions du pluralisme culturel, c'est peut-être aussi du fait que la culture arabo-musulmane classique n'y a pas été le seul champ dans lequel la volonté de survivre a pu trouver refuge. La culture sadikienne a été à la fois nationale et ouverte, orientée sans complexe vers le dedans et vers le dehors, affirmative du soi mais consciente en même temps que le dialogue interculturel n'est pas forcément dépersonnalisant...» (in Culture et Société. - Tunis, 1978, p. 258).

Néo-*ulamâ* et Nouveaux intellectuels briseront l'hégémonie de ceux que Gramsci appelle les «intellectuels traditionnels» ou les « fonctionnaires des superstructures, les commis du groupe dominant», pour l'exercice des fonctions subalternes de l'hégémonie sociale et du gouvernement politique. Les mutations intervenues dans les structures sociales du fait de la colonisation, l'élargissement de la base de recrutement des élèves tant au niveau social que régional ont favorisé le développement de ces nouveaux intellectuels. Ceux-ci vont se mêler activement à la vie pratique comme «organiseurs, persuadeurs permanents», selon les termes de Gramsci, auprès de leur milieu d'origine dont ils resteront très proches. Cette position les aidera à mieux le mobiliser, à aller vers lui, devenant ainsi ses «intellectuels organiques», dans la mesure où ils remplissent une fonction d'élites (recherches, élaboration d'une conception du monde...) et une fonction de diffusion de masse, autrement dit, dans la mesure où ils allient la théorie à la pratique. C'est ainsi que cette élite intellectuelle, corps de spécialistes au départ, s'est trouvée chargée d'un rôle qui la sort des limites de ce corps de spécialistes pour devenir une classe moyenne, c'est à dire médiatrice des classes qu'elle représente et le pouvoir colonial. Aussi pouvons-nous dire qu'à ces divers titres, ces intellectuels ont fini par constituer une véritable intelligentsia.

Noureddine SRAIEB (CNRS. IREMAM.
Université de Provence. Aix-en-Provence)